



Matthias Bruggmann Fortes images de Syrie

Le photographe suisse fait entrer la guerre de Syrie au musée, avec ses villes dévastées, mais aussi ses temps morts et quelques moments de grâce. Une remarquable exposition au Musée de l'Élysée, à Lausanne

CULTURE

Images à retardement de la guerre en Syrie

Entre documentaire et œuvre d'art, le travail exigeant de Matthias Bruggmann est exposé à Lausanne

PHOTOGRAPHIE LAUSANNE (SUISSE)

Alors que Donald Trump a annoncé, en décembre 2018, le retrait des troupes américaines de Syrie, le conflit, qui a fait plus de 350 000 morts et 5 millions de réfugiés, se rappelle à nous avec une exposition remarquable du photographe suisse Matthias Bruggmann au Musée de l'Élysée, à Lausanne. Le lauréat du prestigieux prix de l'Élysée, 40 ans, fait entrer la guerre au musée, avec ses villes totalement dévastées et ses barils de chlore, mais également ses temps morts et quelques instants de grâce.

Les grands tirages sur le mur, splendides, ont une beauté trompeuse, prenant parfois des allures

de fiction, ou de mise en scène sophistiquée à la Jeff Wall. Pourtant, rien n'est fabriqué. Est-on dans le journalisme ? Dans l'art ? La question du statut de ses images ne préoccupe guère l'intéressé, à qui cet entre-deux convient. Il s'amuse même qu'une de ses photos de tireur sous une nuit étoilée, exposée à la foire Paris Photo en 2017, ait été distinguée par un sticker « *aimé par Karl Lagerfeld* ».

Le photographe roux, qui commente ses images avec un souci obsessionnel du détail, souligne que toutes ses photos « *sont compatibles avec le World Press* », fameuse récompense du photojournalisme. Il a étudié à l'école de Vevey, qui forme plutôt des artistes. Mais il travaille avec le même matériel que les reporters, dans les mêmes conditions, et publie à l'occasion dans la



presse par l'intermédiaire de l'agence Contact Press Images.

La différence, c'est d'abord le temps. Celui qu'il a passé à couvrir le conflit en Syrie, auquel il a consacré ces six dernières années, sous la forme de voyages sur place, aussi bien du côté de la rébellion que du régime de Bachar Al-Assad. Et celui que l'on passe en tant que spectateur devant ses images : quand la photo de presse se veut immédiatement compréhensible et lisible, Matthias Bruggmann mise sur la complexité et l'ambiguïté. Il accroche ses images au musée pour les inscrire dans un autre temps que l'actualité, celui de l'histoire et

de la mémoire – « *Je sais qu'ainsi elles seront conservées* », ajoute-t-il.

Blonde figure d'innocence

La trentaine d'images exposées à Lausanne demandent qu'on y regarde à deux fois. Une stratégie délibérée du photographe, pour qui dans un monde saturé d'images « *tous les moyens sont bons pour forcer le spectateur à ralentir* ». Lui se plaît à intriguer, brouiller les pistes, induire en erreur. L'œil croit saisir des allusions à l'histoire de l'art – jardin d'Eden, ruines antiques – qui orientent ou perturbent la lecture des images. Les photos sont exposées sans légende, et il faut lire le

petit livret pour découvrir combien nos impressions initiales, souvent, sont fausses.

La première image de l'exposition donne le ton : au bord de la piscine d'un hôtel, en 2013, des jeunes en maillot de bain font de la bronzette. Mais le château au fond est le Krak des Chevaliers, forteresse classée au patrimoine mondial de l'Unesco, qui subit un siège. La brume qui monte est la fumée du front et les bronzés sont des miliciens qui se détendent entre deux assauts.

Nombre d'images au mur viennent tordre le cou à une vision trop manichéenne du conflit. Le bourreau peut devenir vic-



time, et vice versa. Les trafiquants d'antiquités sont simplement des paysans ruinés par la guerre, qui survivent en vendant les pièces romaines trouvées dans leurs champs. Il y a aussi cette image étonnante et délicate d'un membre de l'organisation Etat islamique en Irak : il a sans doute commis des atrocités, mais pour l'instant il attend son sort, qui s'annonce funeste, ligoté entre une photocopieuse et des notes adhésives fluo, une larme roulant sur sa joue. Quant aux soldats irakiens d'une milice qui sont censés combattre « le mal », c'est-à-dire l'intégrisme, on les voit poser, tout sourire, en 2016, pour un selfie collectif devant un cadavre encore chaud.

Est-ce à dire que, dans ce conflit, toutes les horreurs se valent ? Le photographe mise sur l'intelligence du spectateur pour embrasser la complexité sans céder au relativisme. Et, tout en refusant de donner son point de vue, il souligne : « *Il y a eu des abus de tous les côtés, mais du côté du régime, la répression est un véritable système.* »

Au-delà de la guerre en Syrie, ses images hantées par une « *violence indicible* », comme l'annonce le titre de l'exposition, posent l'éternelle question de la nature du mal. Dans une photo glaçante par sa douceur même, prise en 2012, un combattant de la sécurité militaire syrienne joue avec sa petite fille, blonde figure d'innocence, en rentrant le soir chez lui après son « travail ». « *Ce qui me terrifie dans les monstres, et là on en a un de la pire espèce avec ce tortionnaire syrien, c'est leur humanité, commente Matthias Bruggmann. Cette possibilité que je sois comme eux. Que le désir de vengeance, dans certaines circonstances, puisse l'emporter sur tout.* »

Mise en abyme

On peut lire l'exposition comme un récit sur la guerre de Syrie, avec ses manifestations, ses réfugiés, ses médiations onusiennes avortées, ses combats, son économie parallèle. Mais son propos traite aussi, en filigrane, d'une autre guerre, plus abstraite mais non moins féroce, que se livrent les différentes parties pour imposer leur représentation des faits. « *En Syrie plus qu'ailleurs, il y a eu une construction de l'image et une volonté de travestir la vérité* », indique le photographe, qui mêle à ses productions quelques photos prises ou produites par les combattants.

Les images les plus troublantes, et qu'il a volontairement mélangées aux autres, montrent apparemment des scènes de guerre classiques à Damas, avec des bombes, des explosions, des morts. Sauf qu'il s'agit de photos qu'il a prises sur un tournage, avec des acteurs et du faux sang : à Damas, en 2017, le régime a réalisé un film de propagande à gros budget, en anglais, à destination d'un public occidental. Dans une mise en abyme qui donne le tournis, le film raconte comment un journaliste occidental, prêt à tout pour gagner un prix Pulitzer, va s'allier avec des islamistes pour planifier un bombardement aux armes chimiques. Le tournage a été organisé, avec un cynisme glaçant, à Daraya, parmi les ruines. A l'endroit même où un marché a été dévasté à la bombe incendiaire en 2015. « *On a un régime qui non seulement tue sa population, mais qui retire aux victimes le sens de leur mort.* »

L'exposition est accompagnée par un livre épais, ciselé par l'éditeur Xavier Barral, à la tranche peinte comme un tapis oriental (336 pages, 39 euros). L'ouvrage, moins un catalogue qu'un projet en soi, compte encore plus d'images, et surtout plusieurs textes de spécialistes du pays, Syriens ou observateurs étran-

gers, qui racontent ce conflit complexe de façon pédagogique. Là encore, Matthias Bruggmann s'efface pour laisser s'exprimer différentes parties, aux avis et aux positions pour le moins contrastés – on y trouve des journalistes, des anciens partisans de l'opposition laïque ou salafiste, ou des proches du régime. Avec l'idée pour lui de donner moins des leçons que des clés aux lecteurs face aux discours des vainqueurs qui, en Syrie, « *sont ceux qui écriront l'histoire* ». ■

CLAIRE GUILLOT

« *Un acte d'une violence indicible* », jusqu'au 27 janvier au Musée de l'Élysée, 18, avenue de l'Élysée, Lausanne (Suisse). Du mardi au dimanche de 11 heures à 18 heures. De 4 à 8 francs suisses (3,55 à 7,10 euros). Elysee.ch.

**Nombre d'images
au mur viennent
tordre le cou
à une vision trop
manichéenne
du conflit**



Bientôt un « pôle muséal » à Lausanne

Le Musée de l'Elysée, créé en 1985 et connu pour sa programmation pointue axée sur la photographie, va quitter sa belle demeure XVIII^e siècle avec vue exceptionnelle sur le lac pour s'intégrer à un tout nouveau « pôle muséal » de 22000 m², Plateforme 10, situé sur l'ancienne halle à locomotives à côté de la gare. Ce projet, financé par l'Etat de Vaud, la ville de Lausanne et des partenaires privés, prévoit de réunir à la fois le Musée cantonal des Beaux-Arts (mcb-a), dont le nouveau site ouvrira en 2019, le Musée de l'Elysée et le Musée de design et d'arts appliqués contemporains (Mudac). Ces deux derniers seront réunis dans le même bâtiment, dessiné par le bureau d'architectes Aires Mateus, et partageront certains espaces. Le site devrait ouvrir au public à l'automne 2021.



« Marmarita, Reef Homs, 11 septembre 2013 », de Matthias Bruggmann.
MATTHIAS BRUGGMANN/CONTACT PRESS IMAGES/
MUSEE DE L'ELYSEE